

Mes grands-parents – Un souvenir familial de guerre, de conscience et d'héritage

Je suis le dernier de ma famille.

Il ne reste plus personne qui se souvienne de mes grands-parents autrement que comme des photos, autrement que comme des noms dans un registre : comme des êtres humains. Quand je mourrai, le souvenir de qui ils étaient, le courage tranquille qu'ils ont incarné et la douleur qu'ils ont portée disparaîtra avec moi, sauf si je l'écris. C'est une histoire personnelle, mais elle n'est pas seulement personnelle. Elle touche à la violence du XXe siècle, à ce que signifiait survivre à un régime totalitaire sans livrer sa conscience, et à cette ligne si fragile entre complicité et résistance sur laquelle tant de gens ordinaires ont dû marcher.

Voici l'histoire de mes grands-parents : ma grand-mère, qui a vécu les bombardements de Vienne et la perte inimaginable de ses enfants ; mon grand-père, tourneur sur métaux habile, qui a trouvé de petites et dangereuses façons de défier le régime nazi depuis l'intérieur d'une usine de guerre. J'écris cela parce que leur histoire mérite de vivre. Et j'écris cela parce que leur vie continue de façonner la manière dont je comprends la justice, la mémoire et la clarté morale aujourd'hui.

Ma grand-mère : survivre sous les bombes

Ma grand-mère est née en 1921 et a vécu la Seconde Guerre mondiale dans les quartiers est de Vienne. Comme la plupart des civils, elle suivait les consignes des autorités. Quand les sirènes retentissaient, elle prenait ses enfants et courait dans la cave désignée comme abri antiaérien de l'immeuble.

Ces abris n'étaient souvent que des caves réaménagées – humides, bondées, mal ventilées. On les appelait *Luftschutzkeller* (« caves de protection aérienne »), mais la protection était illusoire. L'air était lourd et vicié, l'éclairage précaire, et les règles de blackout faisaient qu'un simple filet de lumière pouvait attirer les soupçons ou le danger. Pendant les raids, ces caves étaient pleines de gens, d'un silence lourd de peur et d'une attente muette : le plafond allait-il tenir ou s'effondrer ?

Une nuit, le plafond n'a pas tenu.

L'abri où se trouvait ma grand-mère reçut un impact direct ou quasi direct. L'immeuble au-dessus s'écroula. L'explosion, les gravats, la force de la guerre traversèrent leur refuge. On sortit ma grand-mère vivante des décombres, mais grièvement blessée. Une partie de son crâne était fracassée et dut être retirée. Les chirurgiens remplacèrent l'os manquant par une plaque métallique. Jusqu'à la fin de sa vie, on pouvait sentir le bord de cette plaque

sous sa peau. Elle disait parfois que la douleur s'aggravait par temps froid ou avant l'orage – une souffrance sourde, un rappel que la guerre ne l'avait jamais complètement lâchée.

Mais la blessure la plus profonde n'était pas physique.

Ses deux premiers enfants moururent cette nuit-là. Tous les deux disparus en un éclair de briques qui tombent et de feu. Comme tant de femmes de sa génération, elle dut continuer : enterrer, pleurer, survivre sans avoir le droit de s'effondrer. Elle porta ce deuil à travers la faim et le chaos de l'après-guerre à Vienne.

Et pourtant, elle recommença.

En 1950, elle mit au monde ma mère – saine, vivante, un enfant né dans les ruines d'une ville qui commençait à se relever. Il est impossible de surestimer le courage que cela demanda. Son corps brisé mais fonctionnel. Son cœur encore capable d'espérer.

Elle ne se libéra jamais totalement de ce qui s'était passé. Elle n'a jamais pris le métro de sa vie. L'idée d'être sous terre, dans un espace clos qu'elle ne maîtrisait pas, lui était insupportable. Et pourtant, elle se forçait à utiliser le débarras au sous-sol de l'immeuble. Un petit acte de défi : retourner dans un lieu semblable à celui qui avait failli la tuer, non parce qu'elle le voulait, mais parce que la vie l'exigeait.

Elle vécut avec la douleur, la mémoire et le silence. Mais elle vécut.

Mon grand-père : tour, conscience et laiton

Mon grand-père est né en 1912 et a grandi dans une Vienne très différente. Dans l'entre-deux-guerres, il jouait au football semi-professionnel et travaillait le métal. Il devint **tourneur** (Dreher), un ouvrier de précision qui façonne le métal au tour. Un savoir-faire qui, sans qu'il le sache, allait lui sauver la vie.

Lorsque l'Autriche fut annexée par l'Allemagne nazie en 1938, la conformité devint synonyme de survie. L'adhésion au parti nazi fut d'abord encouragée, puis attendue, puis exigée. Mon grand-père n'adhéra jamais. Il en paya le prix : opportunités limitées, surveillance accrue, risque d'être considéré comme déloyal. Mais il tint bon.

Quand la guerre arriva, vint aussi la conscription. La plupart des hommes de son âge furent envoyés au front. Mon grand-père échappa à la Wehrmacht non en se cachant, mais grâce à ses mains. Ses compétences étaient précieuses pour l'industrie de guerre ; on l'affecta à la production d'armement. Il fit partie de la machine de guerre, non comme soldat, mais comme ouvrier métallurgiste.

Il travailla aux **Saurer-Werke**, grande entreprise industrielle de Simmering, dans l'est de Vienne. Pendant la guerre, Saurer produisait des moteurs de camions, des véhicules lourds et toutes les pièces qui faisaient tourner la machine de guerre nazie. L'usine employait aussi massivement des **travailleurs forcés** – personnes venues des pays occupés, prisonniers, soumis à des conditions brutales.

Mon grand-père utilisa le peu de marge de manœuvre qu'il avait pour résister.

Depuis la cantine d'usine, il prenait les restes – nourriture destinée à être jetée ou réservée aux travailleurs « aryens » – et les passait en secret aux travailleurs forcés. Une croûte de pain, quelques pommes de terre. Cela semble si peu. Mais ce n'était pas peu. Dans un régime qui criminalisait la compassion et où un collègue pouvait vous dénoncer, le moindre geste de bonté était dangereux. S'il avait été découvert, il aurait pu perdre son emploi... ou bien plus.

Il choisit quand même de prendre ce risque.

Et il y a un détail qui ne m'est apparu clairement que récemment. Mon grand-père travaillait le laiton. Je le sais parce qu'il rapportait à la maison des vases qu'il avait tournés lui-même. Et parce que, comme cadeau de mariage à ma grand-mère, il fabriqua une petite œuvre d'art : **un bateau en laiton avec trois palmiers**, délicatement façonné en feuille et fil. Intricate, magnifique, fait du même matériau qu'il manipulait à l'usine.

Cela ouvre une possibilité poignante.

Le régime nazi avait une véritable fetish pour les médailles, décorations et symboles. Insignes, croix gammées, croix de fer – on les produisait en quantités énormes pour récompenser l'obéissance, glorifier la violence et consacrer la hiérarchie. Beaucoup étaient en laiton ou alliages similaires. Si mon grand-père travaillait dans un atelier de travail fin du métal – ce qui est très probable –, il a peut-être participé à **la fabrication même de ces symboles du régime**.

Si c'est le cas, l'ironie est cruelle. Qu'un homme qui refusa toujours d'adhérer au parti, qui partageait sa nourriture avec les travailleurs forcés et rejetait l'idéologie d'État, ait pu, de ses mains, fabriquer les médailles du régime. Les mêmes mains qui, chez lui, transformèrent le laiton en cadeau d'amour : un bateau, des palmiers, la paix.

Résistance dans une dictature de rituels

Même à la maison, la pression de se conformer était incessante.

Quand mes grands-parents se marièrent, le régime leur offrit un « cadeau » : un exemplaire gratuit de *Mein Kampf*. C'était la pratique courante – un geste symbolique pour lier chaque mariage, chaque famille à l'idéologie hitlérienne. Ma grand-mère prit un crayon rouge et **et barra la croix gammée de la couverture**. Elle ne jeta pas le livre – elle le garda. Non par révérence, mais comme preuve. Une relique d'intrusion. Un rappel de ce qu'on leur avait imposé.

Ils devaient aussi écouter les discours de Hitler à la radio. Les nazis avaient produit en masse des récepteurs bon marché – les **Volksempfänger**, « poste du peuple » – pour inonder la population de propagande. Les gardiens de bloc (*Blockwarte*) surveillaient l'écoute. Si votre poste était éteint, si un filet de lumière passait à travers les rideaux occultants, vous risquiez la dénonciation.

Mes grands-parents trouvèrent des parades.

Ils **achetaient** le gardien avec de petits services. Ils **prétendaient que la radio était en panne** ou qu'il n'y avait pas de réception. Parfois ils restaient simplement silencieux en faisant semblant de ne pas être là. D'autres fois, quand ils savaient qu'on les surveillait, ils mettaient le volume à fond pour que tout l'immeuble entende – une mise en scène, non de loyauté, mais de survie.

Leur résistance fut discrète. Tactique. Ils ne s'opposèrent pas ouvertement – ce qui aurait été un suicide. Mais à leur manière, ils refusèrent.

Ce que cela signifie pour moi

Je n'ai pas grandi avec un héritage de culpabilité. Mes grands-parents n'étaient pas des SS. Ils n'étaient pas idéologues. Ils n'étaient pas des bourreaux. Ils étaient des gens ordinaires sous une pression extraordinaire, et ils tentèrent, avec un courage silencieux, de préserver leur humanité.

Cela m'importe aujourd'hui parce que je vois comment le passé est utilisé pour façonner le présent.

Dans certaines parties de l'Europe, surtout en Allemagne et en Autriche, le poids de l'histoire a conduit certains dirigeants politiques à offrir un **soutien inconditionnel** à l'État d'Israël, même lorsqu'il commet de graves abus contre les Palestiniens. La logique, rarement exprimée à voix haute, est claire : parce que nous fûmes coupables alors, nous ne devons jamais critiquer aujourd'hui. Parce que les Juifs furent victimes de nos atrocités, nous devons soutenir l'État juif sans réserve.

Mais cette logique est boiteuse. **Deux torts ne font pas un droit.**

La souffrance des Juifs pendant la Shoah ne justifie pas la souffrance des Palestiniens aujourd'hui. La culpabilité des États européens ne doit pas être payée par un autre peuple déplacé. On ne rachète pas les crimes du passé en fermant les yeux sur ceux du présent.

Mes grands-parents n'ont pas commis ces crimes. Ils vécurent sous la dictature mais essayèrent de rester décents. Mon grand-père transforma le laiton en signes de compassion tandis que l'usine l'utilisait pour en faire des signes de pouvoir. Ma grand-mère barra une croix gammée au crayon rouge. Leur exemple me donne la force de parler clairement.

Je ne me sens pas obligé d'expier des péchés que ma famille n'a pas commis. Je me sens obligé d'honorer les valeurs qu'ils incarnèrent : la compassion plutôt que la conformité, la décence plutôt que le dogme, le courage de se soucier quand se soucier était dangereux.

La mémoire comme refus

Voici mon témoignage. Mon offrande. Mon refus de laisser leur histoire s'éteindre.

C'est une histoire de laiton et de bombes. De postes de radio poussés à fond et de nourriture partagée en secret. D'un crâne qui porta la douleur toute une vie et d'un bateau de laiton qui navigue dans la mémoire. De gens qui ne prétendirent jamais être des héros, mais qui refusèrent de devenir des monstres.

Je l'écris pour qu'on ne les oublie pas. Et je l'écris pour me rappeler – et rappeler à qui-conque lira – que la justice doit être universelle. Que la mémoire doit être honnête. Que la compassion ne doit jamais être conditionnelle.

Même dans les ténèbres, un petit acte de bonté peut être une forme de lumière. C'est ce que mes grands-parents m'ont appris.

Et c'est pourquoi je me souviens.